

# Utopies bretonnes en Patagonie

Fernando Coronato

Légende

**L'établissement d'une colonie galloise en Patagonie, dans le sud de l'Argentine, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, est une aventure qui se perpétue encore aujourd'hui. Ces colons faillirent bien être rejoints par d'autres, venus d'Armorique. C'était du moins le souhait de l'écrivain celtisant Charles de Gaulle (l'oncle du général). A travers le courrier de ce dernier et de ses correspondants gallois, l'historien et géographe argentin, Fernando Coronato, nous fait revivre les vicissitudes de ce projet avorté.**



Dans un article récent (voir *ArMen* n°125), Fañch Postic évoquaient les premiers échanges interceltiques entre Bretons et Gallois, au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la houlette de Théodore Hersart de La Villemarqué. Depuis, les relations entre les deux pays n'ont jamais cessé, engendrant un certain nombre d'initiatives. Parmi elles, la "connexion patagone" demeure un épisode aussi méconnu que passionnant. Admirateur du renouveau culturel gallois, La Villemarqué considérait que les

associations bardiques galloises étaient les "gardiennes de la nationalité". Après son voyage au Pays de Galles, il crée d'ailleurs un mouvement, la Breuriez Breiz ou Confrérie bretonne, en 1843, sur leur modèle. Des deux côtés de la Manche se tissent des liens entre organisations bardiques. C'est dans ce cadre que les Bretons vont imaginer participer à l'aventure galloise en Patagonie. En 1865, en effet, une colonie galloise, patronnée par le gouvernement argentin, s'installe dans une ré-

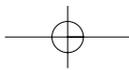
gion, la Patagonie, où Buenos Aires voulait affirmer son autorité. Très vite, les Gallois se dotent de leurs propres monnaie, constitution et drapeau. Cette implantation était le fait d'un groupe de nationalistes dont l'ambition était de créer une "Nouvelle Galles", débarassée de l'influence anglaise, jugée néfaste.

Ce projet va soulever un certain intérêt de l'autre côté de la Manche, dans la Breuriez Breiz, bien qu'il semble que ce soit essentiellement son secrétaire, Charles de Gaulle (1837-1880), qui se soit intéressé à la question. Il est vrai que ce celtisant, vigoureux défenseur de la cause bretonne, parle breton et gallois. Pour autant, au final, aucun Breton ne devait traverser l'Atlantique pour rejoindre les cousins gallois. La colonie qui s'est finalement – et péniblement – formée, est restée galloise à part entière. De 1865 jusqu'à la veille de la Première guerre mondiale, quelque trois mille colons s'y sont installés. Aujourd'hui, certains de leurs descendants parlent encore gallois, mais la région est largement de culture hispano-argentine.

## Une nouvelle Bretagne ?

On peut retracer l'histoire du projet de peuplement breton en Patagonie grâce aux lettres que Charles de Gaulle a adressé à divers destinataires, dont des journaux gallois. Parmi ses écrits figure une lettre adressée à Michael Daniel Jones, pasteur important et fervent nationaliste gallois du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a été le concepteur du "refuge culturel" en Patagonie. Lewis Jones, l'un des fondateurs de la colonie, a inclus ce document dans son ouvrage *Histoire d'une Nouvelle Galles en Amérique du Sud*, dont un chapitre est sous-titré "Les Bretons et la Colonie". Le texte original, conservé au département des manuscrits, à l'université du Pays de Galles à Bangor, présente une version un peu différente, notamment un paragraphe supplémentaire où de Gaulle regrette que les fondateurs aient traité avec le gouvernement argentin, car, selon lui, "la République argentine n'a aucun droit sur la Patagonie". Il n'est



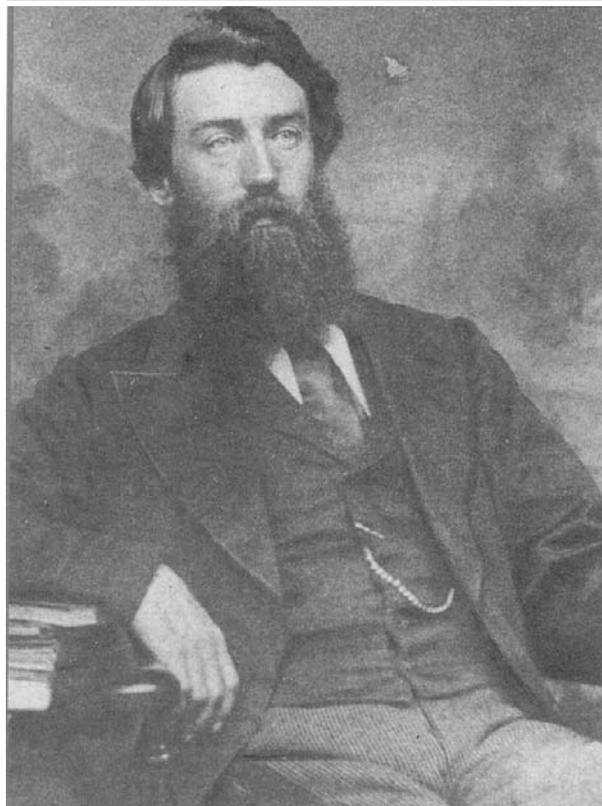


pas étonnant que Lewis Jones ait préféré supprimer ce commentaire, qui aurait pu compliquer les rapports avec les autorités argentines, par ailleurs assez tendues, lors de la publication de son histoire, en 1898.

“Il y a plus de deux ans, j’ai lu dans un journal français qu’un groupe de patriotes gallois avait décidé d’établir une colonie en Patagonie, afin d’y conserver ses caractéristiques nationales et de vivre plus librement ses mœurs, menacées en Grande Bretagne, ainsi que d’y parler seulement la langue galloise. Telle nouvelle me parut extrêmement intéressante et éveilla une grande sympathie chez les membres de la Breuriez Breiz, Confrérie bretonne, association nationaliste et littéraire présidée par le Vicomte La Villemarqué. [...] Ces jours-ci, j’ai reçu quelques lignes de mon ami Llallawg, m’annonçant que le premier groupe d’émigrants allait bientôt partir. Ainsi, avant que ce premier essaim ne s’envole vers sa nouvelle terre, je m’empresse de leur envoyer, par votre intermédiaire, mes félicitations au nom de la Breuriez Breiz. En Bretagne, nous n’avons point oublié que “vos pères sont les pères de nos pères” (*Ma hoch tado, tado hon tado*) et que “vos mères sont les mères de nos mères” (*Ma hoch mammo, mammo hon mammo*), et nous sommes très concernés par tout ce qui regarde “*hed brezoned tra-mor*” selon nos dires. La Confrérie pense depuis longtemps qu’il serait souhaitable que l’excédent de population de nos frères de sang, les Celtes, se réunît dans quelque pays vacant et qui leur convienne, plutôt que de se disperser aux Etats-Unis, en Australie, etc. afin d’y préserver nos particularités les plus appréciées. Nous croyons qu’en Patagonie ils pourront persévérer dans leurs mœurs nationales, développer leurs qualités et cultiver leur chère langue sans oppression ni danger de la perdre. [...] Je suppose qu’il y a dans le monde bien d’autres régions plus fertiles que la Patagonie, mais – que je sache – il n’y a pas d’autre endroit où les émigrants gallois puissent s’assembler en une seule colonie disposant d’autant de terre qui ne soit possédée par des gens civilisés. [...] Les Bretons n’ont pas montré jusqu’ici une forte tendance à l’émigration – et nous aimerions qu’ils ne changent pas – mais, si le jour arrive, nous souhaiterions les voir s’unir à leurs frères de sang et langue, en Patagonie. Pour cela, nous aimerions savoir si, le cas échéant, un groupe de Bretons serait le bienvenu



Légendes



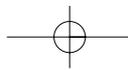
au sein de la colonie. Très vite, ils parleraient correctement le gallois et seraient d’un renfort nationaliste réciproque. Ils ne seraient pas offensifs non plus, qu’ils fussent accompagnés d’un ou deux prêtres catholiques.

La Confrérie aimerait recevoir, de temps en temps, des informations sur le groupe qui est parti avec un si haut propos, et suivre le déroulement de son implantation, son quotidien et ses espoirs.” (Vaugirard, Paris, 21 avril 1865) Un courrier des lecteurs au *Herald Cymraeg* du 25 novembre 1865, intitulé “La langue galloise à Paris”, reproduit une autre lettre de de Gaulle. L’auteur du courrier, Thomas Cadivor Wood, est un Anglais qui a appris le gallois et est devenu un ardent défenseur de la colonie, à tel point qu’il est nommé secrétaire de la Compagnie galloise d’émigration et commerce, fondée en 1866, pour et par la colonie en Patagonie. Voici la lettre que de Gaulle lui adressa et qu’il publia :

“C’est avec une immense joie que j’ai reçu votre lettre ce matin et je ne veux pas tarder à vous répondre. J’ai déjà lu les lettres de la colonie dans le *Herald Cymraeg* (28 octobre) et ce fut très intéressant de les traduire. Je les ai lues avec bonheur car ce sont de très bonnes nouvelles ! Je ne m’attendais pas à un pareil succès. Grâce soit donnée à Dieu d’abord, et gloire à Michael Daniel Jones et Lewis Jones (notre premier leader après la mort de Llewelyn !). Et gloire aussi aux travailleurs gallois qui sont partis dans le premier contingent. Nul ne pourrait regretter plus que moi-même mon impossibilité d’envoyer une contribution à la colonie. Si ma santé était meilleure et si j’avais assez d’argent, j’irais sans délai en Bretagne pour engager une ou deux douzaines de bergers et quelques familles de laboureurs pour qu’ils rejoignent le deuxième contingent. Ils pourraient partir d’ici en août prochain, quand nous célébrerons le premier Eisteddfod national (il n’y en a jamais eu auparavant). Alors, il serait possible de raconter les faits et les perspectives des émigrants, ce qui sans doute aurait un effet positif chez mes compatriotes. Quand viendrez-vous en France, ou plutôt, en Bretagne ? Peut-être nous retrouverons-nous un jour sur les rives du Chubut ou du Río Negro.” (Vaugirard, Paris, 9 novembre 1865)

C’est encore dans un courrier, publié par Wood, que s’affirme, sous la plume de de Gaulle, et en des termes révélateurs des mentalités du siècle des na-





## Les aléas du peuplement gallois en Patagonie

L'installation de Gallois en Patagonie s'inscrit dans la vague d'immigration européenne arrivée en Argentine dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette colonie a été la première à s'établir durablement dans cette région où, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, toutes les tentatives, qu'elles soient espagnoles ou argentines, avaient échoué. Or, le Chili, présent dans le détroit de Magellan, et la Grande Bretagne, aux Malouines, menaçaient les prétentions argentines sur

Port Madryn. L'agriculture étant une priorité, le groupe se déplace vers le fleuve Chubut et s'installe près de son embouchure, où il fonde le village de Rawson. Les chroniques d'Abraham Matthews et de Lewis Jones font part des énormes difficultés rencontrées initialement, à cause de la sécheresse et de l'isolement. Au point que, en 1867, la colonie a failli être abandonnée. Il faut trois ans aux colons pour s'adapter. Ils se lancent dans des travaux d'irrigation et tirent parti des

Ce blé de Patagonie est peu à peu écoulé au marché de Buenos Aires, où il peut être exporté vers la Grande Bretagne et les Malouines.

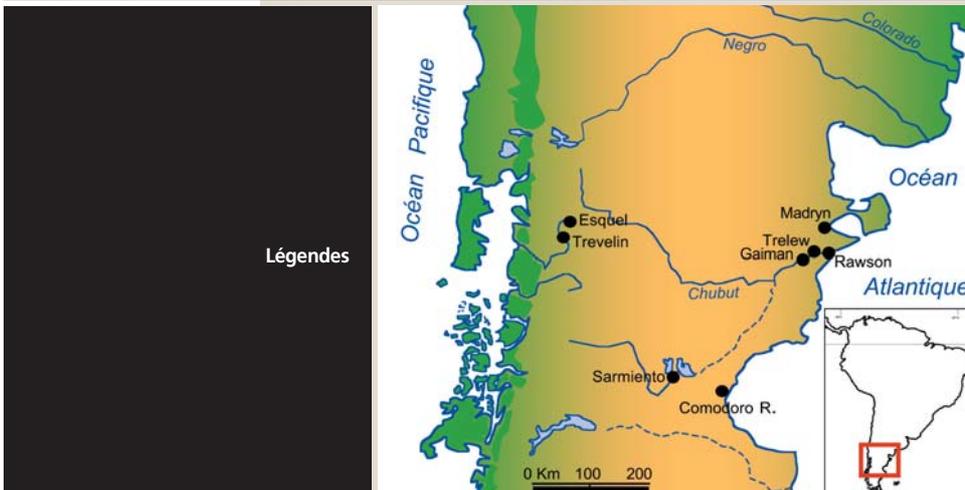
### La création de nouveaux villages

L'arrivée du chemin de fer facilite les exportations et concourt au développement économique. La voie ferrée relie le port de Porth Madryn à la vallée, dans un lieu situé à mi-chemin entre Rawson et Gaiman, où émerge bien vite le village de Trelew. Cette période prospère conduit les Gallois aux pieds des Andes, à six cents kilomètres vers l'ouest. Là, ils établissent une nouvelle colonie à Trefelin. Une autre est fondée à quatre cents kilomètres en direction du sud-ouest, dans la plaine de Sarmiento. Elle serait à l'origine de Comodoro Rivadavia, actuellement la plus grande ville de Patagonie. L'établissement gallois dans la vallée du Chubut ouvre la voie à la colonisation du centre de Patagonie.

Les catastrophiques inondations, qui ont ravagé la vallée en 1899 et 1901, ont marqué un tournant, et découragé bien des colons. En 1902, une cinquantaine de familles partent pour le Saskatchewan, au Canada, tandis que d'autres déménagent vers le Río Negro, au nord de la Patagonie. Le dernier contingent gallois organisé arrive en 1911. Mais, dès cette époque, les Gallois cohabitent avec de nouveaux arrivants venus d'autres pays : Italiens, Espagnols, Basques... qui sont désormais majoritaires dans la région.

Environ trois mille Gallois se sont fixés en Patagonie entre 1865 et 1911. Bien que modeste, ce peuplement n'est pas négligeable à l'époque, dans une région seulement peuplée de quelques milliers d'Indiens. De nos jours, l'influence galloise est toujours perceptible, essentiellement dans la vallée du Chubut et à Trevelin-Esquel, aux pieds des Andes. On y parle encore la langue galloise – on estime à cinq mille le nombre de locuteurs –, on l'apprend aussi, et plusieurs Eisteddfodau y sont organisés dans l'année. Avec le développement du transport aérien, les liens sont plus aisés avec le Pays de Galles, d'où le développement des échanges de part et d'autre de l'Océan.

Si le rêve d'une "Nouvelle Galles en Amérique du Sud" n'a pu se concrétiser que pendant deux ou trois générations, les couleurs galloises sont toujours vives sur le grand tartan multicolore de la société patagonne du XXI<sup>e</sup> siècle.



Légendes

ce territoire. C'est pourquoi une colonie sous parrainage argentin convenait parfaitement aux intérêts du gouvernement de Buenos Aires. Cette terre satisfaisait les Gallois qui, de leur côté, cherchaient un pays "vide", pour s'installer loin de toute présence anglaise.

Le premier contingent, quelque cent soixante personnes, débarque en juillet 1865 à l'extrémité ouest du Golfe Nuevo. Ce lieu prend le nom de

échanges avec les indiens, les Tehuelches. C'est en partie grâce à ces derniers que la colonie a survécu.

A partir de 1874, la situation s'améliore avec l'arrivée de nouveaux groupes en provenance du Pays de Galles et des États-Unis. Ils apportent un peu de capital, des machines agricoles et de l'énergie fraîche. L'expansion des cultures, en amont du Chubut, est à l'origine du village de Gaiman, le second créé dans la vallée.



tionalismes, l'idée d'une possible colonisation conjointe.

“Si les Gallois et les Bretons étaient décidés à conserver leurs langues nationales, nul ne pourrait s'y opposer. Et si jamais la langue galloise ne prospérait pas parmi des Gallois dégénérés, elle survivrait pendant des siècles, sinon pour toujours, aux pieds des Andes et dans les plaines de Patagonie, des rivages du Río Negro au détroit de Magellan, dans la terre où la nouvelle nation galloise-bretonne a commencé à s'établir.”

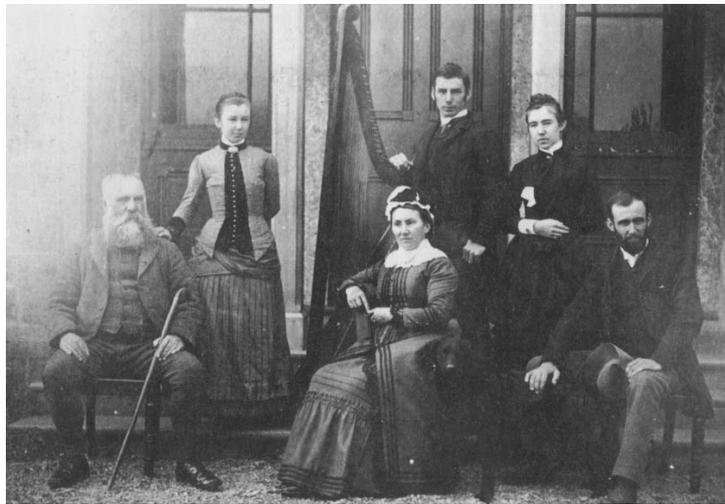
### Quelques difficultés d'ordre religieux...

Enfin, une lettre envoyée par de Gaulle lui-même au barde gallois E. Jones, domicilié à Maendy Casnewydd, fut publiée dans un journal gallois dont nous ignorons le nom et la date car la coupure conservée n'inclut que le texte.

Colonie galloise : unité et coopération entre les Cambriens de la Grande Bretagne et les Cambriens de la petite Bretagne (Bretons).

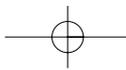
“Vous dites que vous aimeriez retrouver beaucoup de membres de la vieille branche bretonne dans la vallée du Chubut, et que vous n'imaginez pas une quelconque raison qui puisse l'empêcher. Je crains qu'il y ait des obstacles mais, si Dieu veut, avec du courage et de la persévérance, nous en viendrons à bout. Les Bretons se montrent réticents à quitter leur pays et nous n'avons pas assez de liberté de presse ni de liberté de réunion ou association nous permettant d'accomplir les buts aisément. Cependant, je ferai de mon mieux pour établir en Bretagne une association soeur de celle établie au Pays de Galles avec des objectifs coloniaux. Il y a un autre empêchement : les différences religieuses ! Mais j'espère qu'avec de la tolérance réciproque, la plupart des maux d'une colonie partagée pourront être évités.

[...] Je tiens à ce que vous sachiez, frère, que notre nation d'Armor (c'est-à-dire la Bretagne) est aussi un peuple très croyant. Comme chez vous, ceci nous aide à demeurer des paysans doux et pacifiques. Pour autant, nous ne bénéficions pas du respect de Bro C'hal (la France). Que je sache, vous non plus, vous n'êtes pas – hélas – très respectés ni aimés des Anglais. Nous devons posséder une terre libre afin de montrer au monde tout ce que les Celtes peuvent faire. Nous autres, Cambriens de Bretagne, nous voudrions que tous les Gallois, notamment



Légendes





**Légendes** tous ceux qui émigrent, sachent l'affection que nous éprouvons à leur égard; ainsi, je vous serais reconnaissant de dire à vos compatriotes combien nous pensons à eux et prions pour eux. J'ai lu dans le *Draig Goch* (19 juillet 1862) les "Suggestions pour les émigrants" par Ap Gomer, et elles sont bonnes, à mon avis. Il ne me semble pas inutile de rappeler l'attention que doivent accorder vos compatriotes émigrants à ces conseils, en ajoutant, si vous le permettez, quelques-uns des miens. Que les émigrants gardent la langue galloise impolluée. Qu'ils déracinent les noms anglais. S'il y a, parmi les émigrants, des noms anglais, qu'ils les changent par des noms gallois [...], qu'ils organisent des écoles communes et du dimanche pour y enseigner le gal-

culture galloise; qu'il emprunte le chemin qui promet l'union entre les Cambriens de la Grande Bretagne et les Cambriens armoricains, pour coopérer dans des buts honorables et surtout dans celui d'une colonie."

### Un projet avorté

Si, dans ces correspondances, l'idée d'un peuplement commun paraît avancer, qu'en est-il sur le terrain ? A-t-elle dépassé le cercle somme toute restreint des dirigeants de la Breuriez Breiz et a-t-elle rencontré un certain écho chez les Bretons ? Il semble que non, ne serait-ce qu'en raison des difficultés rencontrées par l'organisation de La Villemarqué. Ses dirigeants pensaient faire de la publicité pour la colonie lors de l'Eisteddfod breton de 1866, mais celui-ci a été interdit par les autorités. Dans les années qui suivent, La Villemarqué a essuyé certaines déceptions, qui ont freiné le développement des relations entre Bretons et Gallois. Lors du congrès celtique de Saint-Brieuc en 1867, la délégation galloise est quasi-absente. De plus, en 1869, est apparue une association concurrente, la Breuriez Breiz-Izel, en opposition à l'auteur du *Barzaz Breiz*. Fragilisée, la Breuriez Breiz a d'autres problèmes à régler que de s'investir dans un projet de colonie sud-américaine.

Du côté gallois, il est vrai, la situation n'est guère encourageante. La colonie, établie contre vents et marées en Patagonie, piétine. Les difficultés rencontrées par le premier groupe de colons fait sans cesse ajourner l'envoi d'un deuxième contingent – auquel auraient pu se joindre des Bretons. Parmi les dizaines de lettres publiées par les journaux gallois à propos de cette expédition, outre les écrits de de Gaulle ou Wood, on ne trouve que deux allusions aux ambitions bretonnes :

"Dans le *Herald Cymraeg* du 10 [juin 1865], j'ai lu avec intérêt l'article sur le départ de la colonie galloise de Liverpool pour la Patagonie [...]. Une longue lettre écrite en anglais par quelqu'un de Bretagne laisse à penser que les Bretons pourraient s'associer aux Gallois dans cette colonisation car ils sont liés à nous d'antan. Dans ce cas-là, à mon avis, les Irlandais aussi pourraient avoir une place dans la colonie et emmener avec eux des prêtres catholiques. J'espère que les chers Gallois ne vont pas dévier vers les hérésies papistes mais qu'ils seront le sel de la communauté religieuse."

Plus bas, ce Gallois, à l'évidence guère

touché par l'aspect fraternel du projet, ajoutait :

"[...] si la colonie a du succès et que les Gallois y sont nombreux, il n'y aura pas besoin de Bretons ni d'aucune autre nationalité que ce soit."(1)

### Quiproquos argentin avec de Gaulle

Bien que le projet d'une colonie conjointe ait avorté, Lewis Jones se fait fort de le rappeler dans son livre en incluant la lettre de de Gaulle, ce qui tend à démontrer que les fondateurs de la colonie avaient placé quelque espoir dans la venue d'un contingent breton. C'est en tout cas cet écrit qui a laissé perdurer le souvenir des Bretons chez les colons gallois.

Un siècle plus tard, l'affaire connaît un rebondissement inattendu. En mai 1964, une association celtisante de Patagonie, le Cercle d'union celte, réunie à Trelew, propose d'envoyer une délégation à la rencontre du Général de Gaulle, lors de sa visite à Buenos Aires en octobre suivant, afin de lui faire cadeau d'une copie de la lettre de son aïeul. Les membres du cercle pensaient, à tort, que le Général était le fils de l'écrivain. Ils se trompaient bien en imaginant que le fondateur de la V<sup>e</sup> République puisse apprécier une telle évocation du nationalisme breton, fut-elle de son oncle.

L'aventure des Gallois de Patagonie a continué à intéresser les Bretons. En 1988, dans la revue *Dalch'omp Sonj*, Ivan Guéhennec y consacrait un article. Plus récemment, *Y Wladfa*, de R. Bryn Williams, qui retrace, en gallois, l'histoire de cette colonie, a été traduit en breton par Job Abasq en 1991. Il est paru sous le titre *Kembre Patagonia* aux Editions Brud Nevez. Cet ouvrage, paru dans les années 1960, n'a d'ailleurs pas été traduit en espagnol et en anglais.

La colonie galloise en Patagonie n'a jamais connu le succès qu'espéraient ses fondateurs. Qu'en aurait-il été si des Bretons avaient pu s'y établir, apportant ainsi un appréciable renfort ? Difficile de l'évaluer. Cela aurait été, en tous cas, une expérience unique de construction d'une identité interceltique, dans un endroit du globe qui se prêtait fort bien à l'apparition de nouvelles nationalités.

(1) BMS 78627. P.39. Lettre anonyme, signée "C.H." (pas de date, mais avant octobre 1865).

Remerciements à Mrs Elen W. Hughes (département des manuscrits) et à Mrs Ellen Parry Williams (Salle des livres rares) de la bibliothèque principale de l'université du Pays de Galle, à Bangor.



lois (certains apprendraient le breton). Si l'espagnol, l'anglais ou le latin, ou n'importe quelle matière, y est enseignée, qu'elle le soit par l'intermédiaire du gallois seulement. Que le gallois soit la langue officielle dans cette nation pour l'usage des lois, du parlement, et toute autre activité politique [...]. Que les toponymes des endroits où les colons s'établiront soient en gallois. Pas question de Patagonie, de Río Negro, de Chubut, de New Bay. Baptiser ces endroits par des noms britanniques, c'est-à-dire gallois et bretons, comme Bro Wen, Brydain Newydd (lesquels seront compris par les Cambriens de la petite Bretagne autant que par ceux de la Grande). [...]

Que tout Gallois utilise au mieux les conseils et mesures visant à renforcer la

